

241

«L'Europe»  
1930

## ESSAI SUR ANDRÉ GIDE

(Si le grain ne meurt)

par

Thomas MANN

Le prestige dont jouit André Gide dans son pays est une des plus belles et des plus remarquables manifestations de la vie intellectuelle d'aujourd'hui. On aurait pu croire que certaines de ses tendances empêcheraient l'opinion publique de lui accorder toute la considération voulue et de lui décerner le titre d'écrivain représentatif. Mais ce mélange de traditions et d'eupéanisme, de sentiments conservateurs et de hardiesses qu'on trouve en lui, l'a emporté sur tous les obstacles, de sorte qu'aujourd'hui en France, il n'est guère de renommées littéraires qui soient aussi peu discutées que la sienne — le fait qu'en l'occurrence la franchise absolue de ses confessions a créé la solitude autour de lui est resté sans effet. Rappelons que ses amis se crurent obligés, pour ne pas se compromettre, de désapprouver cette sincérité sans vergogne ; ils estimèrent qu'il leur était impossible de rester en relation avec lui et l'on se souvient du geste terrible par lequel il répliqua à cet interdit ; il mit à l'encan tous les livres qui lui avaient été offerts ; il se débarrassa alors au moyen d'une vente aux enchères de tous ses livres portant des dédicaces manuscrites de ses confrères. Ce reniement public sensationnel était extrêmement révélateur du caractère de l'homme.

A ce moment-là il s'agissait de *Corrydon* ; mais on aurait accueilli de même le livre au titre biblique dont la version allemande vient de nous être présentée. La traduction de ce titre, si elle n'est pas d'une exactitude rigoureuse, est cependant légitime puisqu'elle met l'œuvre sous le signe de Goethe. Il tient, en effet, beaucoup de Goethe ce protestant français que l'on entendit déclarer à Pontigny, au cours de l'entretien pendant lequel Allemands et Français s'étaient mis d'accord quant aux trois esprits qui avaient éveillé et développé le sentiment de la vie chez les contemporains et avaient nommé Whitman, Nietzsche et Dostoïevski, pour affirmer que ce choix ne le satisfaisait qu'à demi : « J'ai besoin dans tout cela de Goethe ». D'autre part, le génie de Goethe lui-même ne porte-t-il pas suffisamment

l'empreinte de l'esprit protestant tout nourri de la Bible pour justifier cet emploi à une citation tirée de « Selige Sehnsucht » pour traduire les paroles du Nouveau Testament.

Tout comme dans « Dichtung und Wahrheit », l'influence de Rousseau se fait sentir dans l'autobiographie de Gide qui, dans sa façon d'envisager les problèmes de la vie, reste plus près de son maître que le classique allemand, le ton dogmatique et la noble réserve de ce dernier que retenaient sa prudence et sa circonspection, seraient d'ailleurs tout à fait hors de saison actuellement. En dévoilant toute la vérité, l'auteur français, malgré le ton moral et tout intellectuel de son œuvre, ne pouvait manquer de scandaliser ses lecteurs dans un pays qui ne se décide que péniblement à ne plus considérer la littérature comme l'apanage des salons. Pourtant, il nous a été donné de voir publier et mettre en vente, dans une édition populaire à gros tirage, ces confessions (judicieusement abrégées il est vrai), nous avons là un vrai triomphe de l'intellectualité sur la tyrannie sociale, et une manifestation de la puissance de la littérature qui réussit à s'affranchir des conventions.

Nous nous félicitons de ce que l'édition allemande ait voulu réduire au minimum ces coupures ; un seul épisode des aventures érotiques d'Algérie a été, je crois, sacrifié à ce « bon goût » dont justement l'autorité est encore contestable dans certaines circonstances. Ne devrait-on pas laisser pleine et entière liberté à un écrivain du rang de Gide, auteur des « Faux monnaieurs », un des livres les plus significatifs qui présagèrent et provoquèrent la crise que traverse le roman européen moderne ; — ne devrait-on pas lui faire confiance et le laisser maître de décider jusqu'où peuvent aller la franchise, et la révélation totale de la vérité quand il est prêt à en assumer la responsabilité devant le monde entier ? Il est déjà si difficile à l'écrivain qu'anime la volonté la plus ferme et la plus courageuse de forcer la retraite de la vérité !

« Mon intention », dit Gide dans une note rajoutée au bas d'une page de l'histoire de sa vie, « a toujours été de tout dire. Mais il est un degré dans la confiance que l'on ne peut dépasser sans artifice, sans se forcer ; et je cherche surtout le naturel... Les Mémoires ne sont jamais qu'à demi-sincères, si grand que soit le souci de vérité : tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. »

En tout cas, comme chez Rousseau, chaque page de ce livre porte l'empreinte de la résolution de nous dépeindre un être dans sa nudité et sa vérité. Ce n'est pas ce que Nietzsche appelait une biographie « intelligente ».

L'auteur de l'immoraliste parle à un moment donné du « moraliste qui sommeille en lui ». On verra juste si l'on considère ce moralisme comme la source de l'impitoyable exactitude de son analyse puisqu'il s'agit justement de la morale d'un immoraliste, c'est-à-dire d'une morale individuelle qu'adolescent encore, il sentit monter en lui des profondeurs de son être et qu'il réussit à exprimer dans une formule directement opposée aux principes de l'éducation chrétienne et puritaine qu'il avait reçue. Ce fut le comte de Bonnières qui l'obligea à faire cette déclaration, ce littérateur soutenait en effet que l'œuvre d'un artiste doit pouvoir se résumer à l'aide de deux mots, que l'idée doit revêtir la forme d'une pilule, enfin que tout ce qui ne peut être concentré ne saurait prétendre à l'immortalité. Il insista auprès de son jeune confrère jusqu'à ce que poussé à bout celui-ci lui lâchât cet aphorisme :

« Nous devons tous représenter. »

Ces paroles ont besoin d'être expliquées et l'auteur en précise le sens quand il nous décrit une crise d'affranchissement qui nous paraît un peu puérile et d'un intérêt relatif aujourd'hui que nous avons eu les oreilles rebattues du « droit de vivre sa vie » et du « drame de la liberté individuelle, que l'idée même de liberté n'est plus qu'un thème usé et que la détermination absolue du moi est à l'ordre du jour (il n'est question, en effet, que de découvrir le lien absolu et de toutes parts surgissent des suggestions équivalentes). Mais le relatif se trouve déjà dans la notion d'affranchissement ; la vie elle-même est relative et dans sa relativité elle est plus sacrée et plus réelle que n'importe laquelle de ces abstractions intitulées « mouvement ». Quand il s'agit d'une libération réelle, relative et personnelle, l'idée de liberté ne peut que l'emporter à nouveau, même si elle ne figure pas parmi les problèmes actuels et maintenant encore la formule de Gide pourrait s'imposer avec tout l'attrait d'une conquête nouvelle à un esprit jeune.

« A ce moment-là, dit-il, la morale selon laquelle j'avais vécu jusqu'à ce jour, cédait depuis peu à je ne savais trop encore quelle vision plus chatoyante de la vie.

Il commençait à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même, et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature, mais à quoi tendait, me semblait-il, l'idéal chrétien, en prétendant mater la nature. Je n'admettais plus que morales particulières, et présentant parfois des impératifs opposés.

Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins chaque élu, avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à

nul autre ; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune, devenait à mes yeux trahison ; oui ; trahison, et que je l'assimilais à ce grand péché contre l'Esprit « qui ne serait point pardonné » par quoi l'être particulier perdait sa signification précise, irremplaçable, sa « saveur » qui ne pouvait lui être rendue... j'étais grisé par la diversité de la vie qui commençait à m'apparaître, et par ma propre diversité. »

On voit clairement quelle est la source de cet individualisme moral d'inspiration protestante, de cette poignante aspiration vers la liberté évangélique, et pourquoi il se sent tenu de représenter un « être particulier ». C'est la variabilité sexuelle et surtout sa propre diversité sexuelle que d'abord il croit devoir qualifier de dissociation constitutionnelle du plaisir et de l'amour et qui se manifeste ensuite par la direction très nette du désir qui choisit pour objet les êtres jeunes du même sexe. Une véritable analyse de l'homosexualité, de ce phénomène naturel, si compliqué et si complexe n'a encore jamais été tentée et devra l'être un jour. Mais ce qui nous intéresse pour l'instant c'est ce fait, qui touche à la fois à la psychologie et à la morale, que ce n'était pas du tout la direction anormale du désir qui entraînait en conflit avec les principes que son éducation puritaine lui avait inculqués, mais seules les revendications de la chair, la sensualité elle-même. Il écrit en effet :

« ...Car il ne s'agissait point de ce que réclamait mon désir, aussi longtemps que je croyais lui devoir tout refuser. Mais j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait une telle contrainte, s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui — si dans cette lutte où je me divisais, je devrais raisonnablement donner tort à l'autre.

J'entrevis enfin que ce dualisme discordant pourrait peut-être bien se résoudre en une harmonie. Tout aussitôt, il m'apparut que cette harmonie devait être mon but souverain, et de chercher à l'obtenir la sensible raison de ma vie. »

Ainsi le premier voyage d'Algérie que fit Gide en 1893, à 24 ans, prend-il un sens qui rappelle d'une façon frappante le rôle que le voyage d'Italie a joué dans la vie de Goethe.

Cette évocation ne s'impose-t-elle pas quand on analyse les tendances secrètes qui l'ont entraîné dans cette aventure. Lui et son jeune compagnon, le peintre J. P. Laurens, tous deux, las du doute, du trouble, du romantisme et de la mélancolie, éprouvent une horreur du particulier, du bizarre, du morbide, de l'anormal (*Sic*)...

« Et dans la conversation que nous avions avant le départ, nous nous

poussions, je me souviens, vers un idéal d'équilibre, de plénitude et de santé.

Ce fut, je crois bien, ma première aspiration, vers ce qu'on appelle aujourd'hui le classicisme ; à quel point il s'opposait à mon premier idéal chrétien, c'est ce que je ne saurai jamais assez dire ; et je le compris aussitôt si bien que je me refusai d'emporter avec moi ma Bible. »

Mais l'analogie est encore plus marquée dans la description que Gide fait de son état d'âme quand il revient chez lui.

« Je rapportais un secret de ressuscité, et connus tout d'abord cette sorte d'angoisse abominable que dût goûter Lazare, échappé du tombeau. Plus rien de ce qui m'occupait d'abord ne me paraissait encore important. Comment avais-je pu respirer jusqu'alors dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort.

Et sans doute aussi mon amour-propre souffrait-il de voir que le cours ordinaire des choses avait tenu si peu de compte de mon absence, et que maintenant chacun s'affairait comme si je n'étais pas de retour. Mon secret tenait en mon cœur tant de place, que je m'étonnais de n'en pas tenir moi-même une plus importante dans ce monde. Tout au plus pouvais-je pardonner aux autres de ne pas reconnaître que j'étais changé ; du moins, près d'eux, moi je ne me sentais plus le même ; j'avais à dire des choses nouvelles, et je ne pouvais plus leur parler. J'eusse voulu les persuader et leur délivrer mon message, mais aucun d'eux ne se penchait pour m'écouter. Ils continuaient de vivre ; ils passaient outre, et ce dont ils se contentaient me paraissait si misérable, que j'eusse crié de désespoir de ne les en persuader point.

Un tel état d'étrangement (dont je souffrais surtout auprès des miens) m'eût fort bien conduit au suicide... »

Ce passage tourne presque à l'imitation littéraire (que l'on me pardonne ce mot, j'entends par là que Gide est un disciple ; si vraiment il subit une influence, cela n'empêchait nullement son émotion d'être profondément sincère. Gide avait-il déjà lu Nietzsche quand il s'aperçut que la morale chrétienne mettait en péril la vie, et « les instincts les plus forts » et connaissait-il l'autobiographie de Goethe quand il éprouvait des sentiments si proches de ceux de Goethe à Weimar après son voyage en Italie. Nous l'ignorons encore, Gide n'est d'ailleurs jamais prodigue de confidences touchant sa formation intellectuelle. Il est indéniable en tous cas que l'Allemagne a joué de bonne heure un certain rôle dans le développement de son esprit,

comme le prouvent çà et là maintes citations. Juste à l'âge où nos aspirations ne visaient pas plus haut, le jeune Français lisait le « Buch der Lieder » de Heine dans le texte.

Un trait curieux de ces mémoires, c'est que ce besoin irrésistible d'aveux, qui en principe ne connaît pas de bornes, n'exclut pas la réticence, par moments Gide manque d'expansion. Roger Martin du Gard n'avait pas tellement tort quand il lui reprochait une certaine réserve parcimonieuse, qui souvent, il est vrai, n'est que momentanée et se trouve réparée dans la suite quand les circonstances s'y prêtent, car il est impossible de tout dire en une fois. Je suis malgré tout obligé de constater que ces omissions auxquelles il remédie après coup et quand on ne s'y attend pas témoignent d'une faiblesse de composition, tout au moins quand elles se rapportent au domaine psychique telles les émotions qui sont résumées au moment du récit de l'aventure avec le petit Mohammed à Blidah. Pour bien expliquer l'ivresse, la « jubilation frémissante » de cette nuit, il est obligé de nous décrire les tortures que lui causaient son incertitude devant l'appel des sens, l'anarchie et la privation excessive, qui s'étendent sur de longues périodes de sa vie antérieure et qui n'ont pas du tout sollicité notre attention en temps voulu. Pour moi, cette technique ne convient pas au genre du roman. Cette description est saisissante, mais elle vient trop tard. Le lecteur est forcé de retourner laborieusement en arrière et se sent tout bête, comme quelqu'un qui se trouve dans l'obligation d'avouer : « Je ne m'en serais jamais douté ».

Si nous faisons cette critique, c'est pour déclarer ensuite avec d'autant plus d'admiration et de reconnaissance que l'autobiographie de Gide est parmi les mémoires une des œuvres les plus attachantes et les plus riches en révélations sur la nature humaine que nous possédions. Le tempérament physique et moral qui a donné naissance à tant de chefs-d'œuvre littéraires d'une importance mondiale qui, fort heureusement, sont presque tous traduits en allemand à l'heure qu'il est, nous est dépeint dans sa vie intime avec toute son originalité capricieuse ; jamais nous n'avons pris contact plus directement avec ce que Gide dénomme la « saveur » de l'individu. Il nous apparaît socialement sous les traits du fils de bonne famille, riche, de santé délicate, qu'on élève avec sollicitude, qui parle à la façon d'un enfant gâté de l'aristocratie de « Maman », de « son oncle Charles », de « sa tante Henri », ce qui évoque pour nous la naïve préciosité des Autrichiens dont nous sourions quand nous les entendons dire : « Vous savez bien que mon papa a été si malade ». L'analyse des senti-

ments qu'il éprouvait à l'égard de sa « Maman », de cette tendresse mêlée d'une certaine irritation que suscitait la tyrannie de l'éducatrice, est un des plus grands mérites de l'œuvre.

La mort de cette mère, à la fin du livre, est inoubliable, surtout à cause de l'aveu qu'elle provoque grâce auquel la froideur, la curiosité et le penchant à l'enthousiasme de cet étrange caractère nous sont révélés : « Les chagrins personnels ne sont pas ce qui peut m'arracher des larmes, mon visage alors reste sec, si douloureux que soit mon cœur. C'est que toujours une partie de moi tire en arrière qui regarde l'autre et se moque et qui lui dit : Va donc ! Tu n'es pas si malheureux que ça ! D'autre part, j'ai grande abondance de larmes à répandre s'il s'agit des chagrins d'autrui, que je sens souvent beaucoup plus vivement que les miens propres ; mais plutôt encore quand il s'agit de n'importe quelle manifestation de beauté, de noblesse, d'abnégation, de dévouement, de reconnaissance, de courage, ou d'un sentiment très naïf, très pur ou très enfantin...

De sorte qu'à présent, ce n'était pas le sentiment de mon deuil qui bouleversait mon âme à ce point, et pour être sincère, je suis bien forcé d'avouer que ce deuil ne m'affligeait guère. Je m'attristais de voir souffrir ma mère, mais pas beaucoup de la quitter. Non, ce n'était pas de tristesse que je pleurais, mais d'admiration pour ce cœur qui ne livrait accès jamais à rien de vil, qui ne battait que pour autrui, qui s'offrait incessamment au devoir, non point tant par dévotion que par une inclination naturelle. »

Il me semble que nous avons là une émotion essentiellement et éternellement humaine, malgré sa particularité apparente. Cette mère et ce fils sont de tous les temps et de tous les pays, et ce sont bien les larmes que tous nous avons répandues à une des heures de notre existence où nous étions en proie à une douleur sacrée.

Il nous faut citer, d'autre part, les brillants morceaux poétiques, de style remarquable, qui lui servent à décrire les lieux qu'il a connus enfant durant ses séjours à la campagne, ce sont des paysages tracés de main de maître où la propriété des termes atteint une exactitude scientifique dont nous ignorons l'origine. Gide excelle aussi dans la peinture des caractères comme en témoignent les portraits de ses professeurs, de ses camarades d'enfance, de ses parents et de ses amis. La série de croquis des artistes et des écrivains qu'il rencontra à Paris, en particulier chez Mallarmé, au moment où il commença à fréquenter les milieux littéraires conservera toujours un intérêt historique. Le thème qui domine tout le livre, véritable énigme psychologique, est son amour mystique pour sa cousine Emma-

nuelle qu'il souhaite ardemment épouser malgré sa connaissance si avérée de sa propre nature, et qu'il finira par épouser un jour. Pourquoi l'épouse-t-il ? Est-ce vraiment parce que son cœur, d'après une loi qui lui est toute personnelle, suit d'autres chemins que sa sensualité, qu'Eros et le sexe sont deux choses absolument distinctes chez lui ? Est-ce parce qu'il recule à l'idée de s'écarter à tout jamais de la normale et de la vie ? ou bien son moi sensible, à l'origine et de par son essence profonde, par ses racines mêmes ne va-t-il pas tout de même « naturellement » vers l'être féminin, et le divorce de la sensualité et de la tendresse mystique dont le résultat est la recherche de l'être de même sexe ne s'est-il pas produit seulement dans une région supérieure et plus proche de l'esprit ? Il y a des observateurs fort judicieux qui aujourd'hui encore, si osée que paraisse une telle théorie, soutiennent que l'homosexualité pure et innée n'existe pas réellement. Les mémoires que nous étudions ici établissent clairement que la femme n'a jamais cessé de jouer « quand même » un certain rôle dans la vie de l'auteur. Son rôle commence même de très bonne heure et apparaît sous la forme d'un « traumatisme » lourd de conséquences. Gide est alors un petit bonhomme de quatre ou cinq ans « affublé d'une ridicule petite robe à carreaux, blotti dans les jupes de sa mère, l'air maladif et méchant, le regard biais ». On lui enjoint d'embrasser sur la joue une jeune et jolie cousine qui a une « robe ouverte ». Au lieu de s'exécuter, fasciné par l'exquis éclat du décolleté, « pris de je ne sais quel vertige », il mord cette épaule nue. La cousine pousse un cri, son épaule saigne, lui hurle d'épouvante et crache avec dégoût tandis qu'on l'emmène hors de la pièce. Incident néfaste et des plus curieux : il a appris à connaître l'objet du désir, la chair, au moyen des dents, il a senti dans sa bouche le goût du sang. Est-ce pour cela que plus tard il poursuit et trouve l'illusion de la volupté auprès des petits arabes et se refuse à garder autre chose que les plus délicates et les plus épurées de ses sensations pour la femme ?

Je feuillette encore une fois ces pages et je me reproche d'avoir gaspillé mon papier et de ne pas avoir insisté sur les points les plus importants. J'aurais dû faire un portrait plus précis de cet être si séduisant dans ses contradictions, de ce caractère d'une profonde complication et si extraordinaire, par son penchant inné à la révolte et à la perversité ; de cette nature d'artiste froide et astucieuse et pourtant généreuse, tendre et joyeuse ; j'aurais dû analyser aussi comment la musique agissait sur lui, quelle vive passion elle lui inspirait, au point d'avoir une influence sur son style, comme il nous le dit lui-même ; c'est la musique « absolue » qui l'attire, la



musique de chambre, il ne goûte pas la musique littéraire et polyphonique de Wagner bien qu'elle soit l'objet d'un véritable culte chez Mallarmé.

Il aurait fallu parler aussi de « l'histoire naturelle » de ses livres et étudier successivement quelques-uns de ses personnages, tel l'inquiétant pasteur Prosper Vedel dans les « Faux Monnayeurs » qui se trouve déjà esquissé dans les mémoires, et les desseins auxquels il a renoncé, comme ce grandiose projet de roman politique qui, au moment où il l'effaça du programme de sa vie, provoqua cette réflexion : « Les difficultés d'un sujet, il est bon de ne les reconnaître qu'au fur et à mesure que l'on travaille ; on perdrait cœur à les voir toutes d'un coup ». En un mot, j'aurais dû songer plus tôt à la nécessité d'être bref.

La traduction de Hardekopf mérite incontestablement quelques mots d'éloge. Elle est excellente, souple et exacte, ses qualités s'affirment surtout dans les belles descriptions de la nature. Pendant ces dix dernières années, les progrès de nos traductions ont été des plus heureux, en ce qui concerne l'exacritude et le sentiment de la langue ; nous avons au moins quelques vrais artistes que l'on peut dans ce domaine offrir en exemple à la foule des traducteurs qui bâclent rapidement leur besogne, tels Reisiger pour l'anglais et Käthe Rosenberg pour le russe. Hardekopf est, je crois, le meilleur de nos traducteurs pour la langue française et j'éprouverais une joie sans mélange à la lecture de son œuvre si d'un bout à l'autre de son livre, avec obstination et persévérance, il ne cessait de faire une faute de ponctuation bizarre. Loin de moi la pensée de blâmer une syntaxe rigoureuse, et il faut que l'on pousse bien loin la fantaisie dans l'emploi de la virgule pour encourir ma désapprobation. Mais Hardekopf dépasse vraiment la mesure. Dans la phrase « Il y avait des moments, où mon âme se libérait de ses héros égarés par leur folie », il est impossible de mettre une virgule après « ses ». On pourrait alors aussi bien écrire : « Une plaisanterie, mal racontée ». Et de fait, Hardekopf écrit : « Sa, sensibilité toujours en éveil ». C'est une excentricité. Cependant ces petites taches persistantes ne diminuent pas son mérite qui est d'avoir traduit dans un allemand de qualité égale le français de l'original, « classique » dans le sens le plus riche de ce mot.

Thomas MANN.

*(Traduit de l'allemand par Mlle Baillon de Wailly.)*